

Ouvrage publié en collaboration avec les éditions Sallim  
(www.sallimbooks.com)

사  
림

et dans le cadre de l'Année France-Corée 2015-2016  
(www.annee-francecoree.com)



CORÉE 한국  
프랑스 FRANCE  
2015 2016



Ministry of Foreign Affairs  
Republic of Korea



Korean Culture and Information Service  
Ministry of Culture, Sports and Tourism



문화체육관광부  
Ministry of Culture, Sports and Tourism  
REPUBLIC OF KOREA



Korea Arts Management Service  
예술품경영지원센터

INSTITUT  
FRANÇAIS

© Atelier des Cahiers, 2016  
Dépôt légal : avril 2016  
ISBN : 979-10-91555-20-3

Collection Littératures

Chez le même éditeur

*Impressions papier hanji* (dix nouvelles franco-coréennes sous la direction de l'auteur, Atelier des Cahiers, Séoul 2011)

Chez d'autres éditeurs

*Tobu-babut* (Le Rocher 2006)

*Tête plongeante* (Le Serpent A Plumes 2002)

*Pari capital* (Editions du Laquet 2000)

*Révolutions* (Le Serpent A Plumes 1998)

*Temps variable* (Le Serpent A Plumes 1995)

*Aï (l'amour), impressions japonaises* (Le Serpent A Plumes 1994, collection Motifs 2006)

*Nicolas Bouvier, l'œil qui écrit* (Payot 2008, Petite bibliothèque Payot 2010)

Nicolas Bouvier : *Il faudra repartir* (voyages inédits réunis et présentés par l'auteur, Payot 2012, PbP 2013, 2015)

*Seoul compact* (poèmes de l'auteur, photographies de Lin Delpierre, les Éditions de la maison chauffante, Besançon 2011)

François Laut

# **Monsieur Tout-Blanc**

Chroniques coréennes

L'Atelier des Cahiers

**Photographie de couverture :** Frédéric Boulesteix © 2004

**Notes sur la transcription :** La transcription utilisée dans cet ouvrage suit le système adopté en juillet 2000 par le ministère du Tourisme et de la Culture sud-coréen. Toutes les lettres se prononcent. Les lettres *p*, *t*, *k*, *ch* désignent une consonne aspirée. *ae* et *e* se prononcent « é ». *u* se prononce « ou ». *eo* se prononce comme un « o » ouvert (cf. « rose » dans le Sud de la France). *eu* correspond à un son entre le « u » et le « eu » français. *ch* et *j* correspondent à « tch » et « dj ». La nasalisation est rendue par -ng. Seuls les noms propres courants ont été conservés dans l'orthographe en usage en Corée du Sud et/ou en France.

*À Laure, Camille, Ambroise  
et Benjamin*

*Si vous ne me comprenez pas  
je suis étranger  
Si je ne comprends pas votre silence  
vous n'êtes que muet  
Mille lieux nous séparent*

Ko-Un

## Préface

### *Ainsi parlait Nasser*

*L*a prison, ce sont des grilles, des trousseaux de clés et des bruits de serrure, on a tous vu et entendu ça au cinéma, mais quand on y entre, même volontairement, le cœur se serre.

*C'était une après-midi de printemps il y a quelques années, j'avais accepté l'invitation de bénévoles pour intervenir à la maison d'arrêt de la ville où j'avais participé à un salon du livre. Les tréteaux étaient rangés, j'étais libre, je parlerais des écrivains et du voyage.*

*La prison était petite, située derrière la gare à deux pas du centre. Construite dans les années vingt, elle se trouvait à l'orée de la campagne. Elle est aujourd'hui entourée de pavillons et elle leur ressemble, faite de moellons ocres et râpeux, d'un toit pentu en tuiles rouges, avec en plus ce mur d'enceinte et ces barbelés.*



*La porte est déjà ouverte, on a été signalé, mon accompagnatrice et moi : premier gardien au regard pâle, peu avenant, en tenue sécuritaire. Contrôle des papiers, traversée de la cour jusqu'à l'entrée principale, écrans, arceau, grille... Le directeur nous accueille : grand, les yeux clairs lui aussi, il est vêtu d'un costume bleu pétrole assorti d'une chemise et d'une cravate d'un rouge sang de bœuf - le ton prison, pensé-je. Un couple de bénévoles du Secours catholique est déjà sur place, des retraités chaleureux. Le visage de l'homme parfois se fige dans un rictus aimable. Avec mon accompagnatrice, bibliothécaire et intervenante habituelle, se trouvent aussi une professeure de français et un journaliste.*

*Passage aux toilettes... Car une fois les grilles franchies, fini ! Idem pour l'eau : mon accompagnatrice a apporté une bouteille, rien à boire après... Nous entrons : les cellules se répartissent à chaque étage autour d'un puits central ovale et grillagé. L'ensemble paraît fraîchement repeint en vert tilleul pour les murs et en vert épinard pour les cellules aux lourds battants. On grimpe un étage, deux étages, pas un détenu en vue. Nous parvenons au dernier palier devant une porte où est inscrit CULTE. La bibliothèque est à côté. Un gardien à l'humeur amène s'approche de moi une fiche à la main.*

*— Vingt-six inscrits ? Ouh la la, ouh la la !*

*Il me dévisage avec une moue inquiète. Je fuis son regard et désigne du menton la porte entrouverte.*

*— Oui, c'est la bibliothèque, le lieu des comptes, des règlements de compte ! Y a des durs !*

*J'entre sans lui demander son avis, examine rapidement les rayonnages : que des romans policiers.*

*— Savez le livre le plus sorti ? interroge le gardien. La vie de Mesrine, on s'arrache !*

*Le directeur surgit alors et fait un geste comme pour chasser les paroles de son subalterne.*

*— Ici, les trois quarts des détenus ont moins d'un an de condamnation, un quart est en préventive, attente de jugement, de cour d'assises, on a de tout... Cent pour quatre-vingt places, on a connu pire, mais venez, c'est l'heure !*

*Le lieu de culte est une pièce avec des bancs, une table et une chaise, l'unique fenêtre est opaque ; il y a un autel contre le mur du fond où sont peintes des scènes du Nouveau Testament, comme sur les côtés. Je vais parler face au Christ et aux apôtres, les détenus les auront derrière eux. Je me demande curieusement : et La Mecque, elle est dans quelle direction ? J'ai chaud, j'ai soif, il y a vraiment du monde dans cette pièce, et eux qui c'est, encore un couple de bénévoles ? Et lui, en survêt, tee-shirt et claquettes, c'est un animateur ? Ben non, c'est Ahmed, il me dit bonjour en souriant. Il est entré comment ?*

*— Ah m'sieur, vous êtes écrivain, c'est ça ? Le salon du livre, j'connais bien, y a deux ans je faisais le service là-bas. Aujourd'hui j'suis de l'autre côté !*

*Sympa, Ahmed, poussé là au milieu du décor dans une ambiance de patronage, rires, sourires, poignées de main. Les autres détenus ?*

— Oh ! ils vont arriver dans le désordre, dit un bénévole, comme s'il allait ajouter : ils sont libres !

Ils arrivent en effet : en tête, deux Français africains, l'un ébouriffé, un œil fermé et gonflé, l'autre tondu, suivis d'autres jeunes gens, petits et tristes, un gominé, un blond, quelques Français maghrébins, chacun s'assoit de travers sur les bancs ou s'adosse aux murs. Je remarque deux hommes nettement plus âgés, l'un en chemise de coton bleue, penaud, l'autre au regard bizarre, dérangerant. Quinze auditeurs au total, les accompagnateurs ont l'air ravi. Tout le monde a pris place en face de moi : à gauche les détenus, à droite les officiels, et au fond, debout contre les fresques, le directeur avec deux jeunes.

J'ignore la table et la chaise, me plante devant le premier rang où se tient Ahmed, et je démarre avec les périples de Nicolas Bouvier, son grand départ vers l'Orient en 1953. On retrace sa route au long cours, ils suivent, attentifs.

Des distraits ? Non, sauf quand éclate un violent orage (d'autant plus inquiétant qu'il est invisible), qui inonde le sol sous la fenêtre où sont installés deux détenus. « M'sieur, y a une fuite ! » Ils se marrent. Un grand gars entrera bientôt muni d'une serpillière.

Des interruptions ? Pas au début. Puis, un jeune, assis en biais :

— M'sieur, m'sieur, y a Nasser qui veut parler !

Nasser est debout au fond à côté du directeur et il a levé la main. La vingtaine, crâne rasé, une serviette éponge blanche au-

*tour du cou, il est en short et en baskets et porte un maillot du Milan AC floqué au nom de Rui Costa. Moi je suis en Inde, en communion avec le monde.*

*Nasser a donc l'index en l'air.*

*— Oui, Monsieur ?*

*— M'sieur, votre voyageur, là, il ne serait pas lecteur de Nietzsche, d'Ainsi parlait Zarathoustra, par hasard ?*

*Je reste cloué, bouche bée. Je n'utilisais aucun vocabulaire nietzschéen, ne faisais aucune allusion aux œuvres du philosophe allemand. Fortiche, Nasser ! Remarquable, je lui dis, d'autant que Bouvier, c'est exact, en Inde, au Sri Lanka, on le comprend d'après ses lettres, est en train de lire Zarathoustra avec passion, comme s'il l'écrivait lui-même ! Aussitôt Nasser quitte le fond de la salle et vient s'asseoir en face de moi. Je termine le voyage du Genevois, ces trois années et demie qui l'ont mené jusqu'au Japon, et retour direct. Silence.*

*— M'sieur, ce Suisse, intervient à nouveau Nasser, quand il est rentré chez lui, il est complètement parti en sucette, hein ?*

*Éclats de rire. C'est exactement ça.*

*Après l'évocation d'autres écrivains qui avaient le voyage dans le ventre, comme disait Michaux, Nasser m'interrogera sur la volonté ou non de ces écrivains de changer le monde ; suivra une remarque plus prosaïque d'Ahmed sur la baisse des ventes, et ce sera terminé.*

*Applaudissements. Les détenus, polis et silencieux, viennent les uns après les autres me serrer la main en me disant « au*

revoir » avec émotion. Je félicite Nasser et l'encourage pour son bac lettres qu'il passe dans un mois. Le directeur, satisfait, me propose alors de visiter sa « maison familiale », comme il l'appelle.

— Vous comprenez, la plupart de ces jeunes gens se retrouvent seuls à la sortie, c'est dur : on était un peu leur famille !

Je le suis qui agite un gros trousseau de clés. Une cellule dortoir tout en haut. Il frappe. Pas de réponse. Il regarde par l'œillet. « Ils l'ont bouché. » Ouvre la porte, demande la permission de me montrer les lieux. Dans une semi-pénombre, ils sont quatre assis sur un lit à se rouler des cigarettes. Des hommes pas jeunes, tatoués, mornes. La fenêtre est très haute. Je remarque de petites étagères avec des objets personnels, un peu de vaisselle. Un vieil homme esseulé se plaint dans le vide. En chemise blanche, il tripote une boîte de médicaments. Le directeur élude, le renvoie vers le surveillant et en profite pour nous faire sortir.

— On vient de le récupérer, il est en manque !

On redescend. Une autre cellule, cette fois un seul détenu, un nouveau en observation ? C'est un costaud en maillot de corps, indifférent. (J'ai noté que personne ne s'adressait de front au directeur.) Il y a une télé allumée et trois lits superposés. La cellule est plus claire, propre. On bouge.

— Le mitard, vous voulez voir ?

J'acquiesce, on y va. Personne.

— Si vous avez envie d'écrire un livre ! me dit le directeur en ouvrant les bras.

*Isolé du couloir, le mitard est précédé d'une double porte, l'une pleine, l'autre grillagée donnant sur la cellule. Un bat-flanc recouvert de plastique bleu, une petite table, un tabouret, des toilettes sans couvercle, un robinet au-dessus. La fenêtre est très étroite.*

*— Une heure de sortie par jour, quarante-cinq jours maximum, continue le directeur. Mais je n'ai encore jamais infligé ça à quelqu'un, d'ailleurs il faut réunir une commission de discipline.*

*Puis on passe devant une cellule ouverte, sur le pas de laquelle un détenu se tient immobile, attendant je ne sais quoi. On poursuit vers la sortie tandis qu'un autre détenu nous emboîte le pas pour franchir la dernière grille, un sac de linge à la main, comme s'il allait sortir avec nous. Il bifurque. Je regarde le directeur. Poignées de main, papiers, dernière serrure. L'orage est passé, la prison est derrière moi.*

*Qu'est devenu Nasser ? J'espère qu'il en a fini avec la détention, qu'il n'est pas parti en sucette après, qu'il a continué ses études, peut-être voyagé... Qu'il a trouvé sa place dans la société, enfin. C'est à lui que je pense à l'heure de présenter au lecteur mes chroniques coréennes (et dans l'espoir un peu illusoire qu'il pourrait tomber sur elles).*

*Je ne sais pas d'où vient ce jeune homme, mais je sais que nous avons en partage la même langue, c'est notre identité française commune. Mon pays c'est ma langue, mais c'est aussi celui où je vis et que j'aime. Pendant trois ans, entre 2008 et 2011, mon « chez moi » a été Seoul en Corée du Sud.*

*On pourrait soutenir qu'un pays étranger est comme un personnage qui vous pose une question à laquelle on ne peut répondre qu'après l'avoir quitté. Si c'est la question de son identité, je ne sais quoi dire, à part constater que la Corée est double, « splendide et trouble » comme l'Inde de Mallarmé. Pendant mon séjour, j'en ai parcouru la géographie méridionale, balbutié la langue, j'ai rencontré ses habitants, j'y ai enseigné.*

*De ces expériences, j'ai tiré des fictions où s'expriment, autant que mes semblables dans leurs relations intimes ou non avec le pays, des natifs tels que je les ai imaginés au sein de la société, aux prises avec leur histoire et l'Occident. Des personnages, des ouvriers d'œil, j'espère, sur la Corée contemporaine...*

*Bienvenue au Pays du Matin pas si calme, Nasser !*

## Tu te souviendras

*What ? Who are you ?*

Tu es toi-même, tu es assis au Jeon's coffee à Bukchon, à ta place habituelle, à l'angle du bar, tu regardes la serveuse qui prépare ton *Costa-Rica* en mesurant avec un long thermomètre la température de l'eau qu'elle va verser sur le café.

Tu contemples son beau visage : les pommettes hautes, les yeux très bridés, les sourcils allongés, un nez droit et une jolie bouche ombrée d'un duvet. Elle porte des cheveux assez courts, une mèche derrière l'oreille, l'autre qui caresse sa joue en formant un arc parfait.

*What ? Who are you ?*

C'est un dragon qui pose la question sur le tee-shirt de la jeune serveuse, il lui moule les seins, elle a redressé le buste et te fait face. Flegmatique, elle te sert ton café dans une tasse en faïence jaune à soucoupe rouge et liseré bleu, avec un décor de nuages. Elle pose devant toi un pot de sucre de canne en poudre et un verre d'eau. Ses



gestes sont sûrs, son attitude indifférente, comme si tu n'existais pas. Tu repousses légèrement le sucre.

Le café est délicieux, chaud mais pas brûlant, au goût suave et persistant. Tu aimes venir ici parce que malgré les établissements qui prolifèrent partout à une vitesse sidérante, outre la qualité des serveurs, c'est un des rares endroits de Séoul où l'on boit du bon café en écoutant de la bonne musique.

En ce moment, « Osez Joséphine » de Bashung. « Plus rien ne s'oppose à la nuit. » Non. Même pas le jour, penses-tu, tant ces journées cycloniques sont obscures, dès l'aube. Il est dix-sept heures, la porte sur la rue est ouverte, la climatisation arrêtée, la pluie aussi. Une lumière sombre tombe sur la façade blanche de l'école d'en face, avec le disque flottant, comme entre guillemets, du drapeau national. Tu vois le terrain de jeux, gris et vide, avec des flaques ; un ginkgo aux feuilles frémissantes. Au-dessus, la colline qui domine l'ancien palais impérial est toute noire, les nuages sont bas.

Les deux collègues de la serveuse fument sur le trottoir. Tu réalises que tu es le seul client, le couple de retraités, les étudiantes, tout le monde est parti. Restent les silhouettes d'enfants dessinées sur les vitres, et contre le mur, des sacs de jute imprimés El Puma, Rio Doce, Brasil, Santos.

Quand démarre « My favorite things » de Coltrane, tu fermes les yeux, le soprano te traverse le corps, tu frissonnes, le morceau achevé tu respires à fond, tu paies et souris à la serveuse, et tu te dis en sortant qu'il faudra que tu établisses un jour la liste des choses dont tu aimerais te souvenir ici, car tu vas partir bientôt et tu n'as pas osé grand-chose, certainement pas Joséphine...

Un bus vert pomme passe devant le café en toussotant, te ramenant aux sensations présentes, mais à un présent qui a déjà l'aspect du passé. C'est mélancolique de se trouver dans une ville qu'on aime, comme si on en était déjà éloigné : une espèce de nostalgie du présent qui fait un peu passer la tristesse du départ, penses-tu.

Tu as rendu les clés de l'appartement de la rive sud et retrouvé le Fraser Place, dans le centre, où vous étiez descendus en arrivant, il y a trois ans. Ta femme est à son travail, tu as terminé le tien. Votre fille est partie en Europe après son bac, joyeuse d'en avoir fini avec le lycée, mais déchirée de quitter Séoul, laissant dans sa chambre un joli bordel, laissant aussi en vous le sillage de son adolescence, secrets espoirs, exaltation, pleurs, affrontements serrés, langueurs enfantines, câlins, jeux et rires, éclats de voix, coq-à-l'âne, soupe-au-lait, premier amour.

Le lendemain matin, sous la pluie battante, tu décides sur une impulsion de retourner dans le quartier que tu as quitté une semaine plus tôt, peut-être simplement pour vérifier qu'il existe encore.

La dernière fois, la tempête était passée à l'aube, te réveillant, les branches des arbustes s'affolaient sur les toits-terrasses, le ciel se déchirait, tu avais l'impression que le monde circulait devant toi et qu'il n'y avait personne pour régler cette circulation, et, quand tu étais sorti voir le bois, tous les grands arbres étaient déracinés et couchés sur le flanc dans un enchevêtrement pitoyable.

Tu traverses le centre à pied, longes le parvis des immeubles aux buissons soignés, l'antique porte réduite en cendres par un pyromane et en reconstruction sous un hangar ; tes chaussures sont inondées, ton pantalon trempé car le parapluie est trop petit et le vent trop fort ; tu te hâtes de gagner les souterrains de la gare de Séoul et tu prends la ligne 4. Tu relèves qu'on vient de changer la ritournelle de l'arrivée des rames, c'est dorénavant un clairon d'opérette : on s'en va et la musique change, penses-tu.

Quand le métro sort du tunnel pour emprunter le pont-treillis de Dongjak, tu comptes le temps du trajet, trois minutes, tout en te levant pour regarder le paysage : les nuages s'accrochent aux arbres du cimetière national

comme dans une jungle amazonienne, le fleuve est jaune et le 63 Building sur l'île de Yeouido coupée en deux par un voile de vapeur d'eau.

Le pont de Dongjak, sur plus d'un kilomètre, comporte deux rangées de douze arcades métalliques bleues, et, de chaque côté du métro, trois voies sur lesquelles les automobilistes foncent ou ralentissent selon qu'ils obéissent ou non aux ordres de leur GPS. Des voitures fatiguées s'arrêtent aux extrémités, là où le tablier s'élargit. Les moteurs chauffent, capots ouverts, des gens discutent contre le mur antibruit, profitant d'une embellie.

À la sortie sud, deux cafés panoramiques viennent de pousser au-dessus du fleuve, tels des tours de contrôle. Tu te rappelles être allé une fois au Groom, qui domine une esplanade. Ce jour-là, une limousine noire était garée au bord de l'eau comme pour se débarrasser d'un cadavre. Une grue posée sur un avant-quai déchargeait des sacs de ciment ; une bâtisse à colonnades flottantes, avec un pont-levis, se trouvait à quelques encablures sur le fleuve, où deux hors-bords paraissaient perdus. On voyait les couloirs de la voie express passant sous le pont et, de l'autre côté, les segments serrés des immeubles étagés par génération. Tu as pensé quelques secondes que ça pourrait être le début d'un roman que tu n'écriras sans doute jamais.

Mais tu sais que le pont de Dongjak restera toujours ce lundi 1<sup>er</sup> septembre, il y a trois ans, quand, sous la pluie, tu étais descendu du métro aérien avec ta fille pour l'accompagner à la rentrée des classes du lycée, empruntant ce chemin qui surplombe un égout dans le vacarme de la voie express, tous les deux trempés par les rafales et les lourds filets d'eau tombant des cerisiers, tous les deux pressés et stressés, cramponnant la poignée du parapluie, pataugeant dans les flaques, interminablement marchant car tu avais mal calculé la distance et vous alliez être en retard, mais vivait en toi une autre durée dont cette matinée constituait un épisode parmi tant d'autres, la durée de cet amour-là, donné avec la vie qu'on donne, qui change de forme tous les jours, dont on jouit sans désir, un amour partagé avec ta femme et qui est l'une des meilleures chances du bonheur d'être au monde. Vous vous étiez perdus en croyant prendre un raccourci, vous étiez arrivés en retard, tu t'étais fait enguirlander par ta fille...

Arrivé à la station Chongshin, tu montes dans le bus 13, celui qui brimbale ses passagers sur la colline de Seorae. C'est le géant que tu aimes bien qui conduit, imperturbable et brutal. Les petites vieilles voltigent au premier virage, se raccrochant comme elles peuvent, le bus vibre devant la grotte de l'Immaculée Conception, toujours à la même enseigne depuis deux mille ans –

la grotte construite à côté d'un immeuble chic au nom d'église où quelques dévotes égrènent leur chapelet. Le bus embraye alors en grognant pour affronter la partie la plus raide de la pente, il longe une clinique d'acupuncture, passe le col et un collège et descend la rue du lycée où les ginkgos que le maire voulait couper sous prétexte de santé publique (les vieux se faisaient renverser à l'automne en ramassant les ovules), ont été sauvés. Tu déjeunes chez Wa, un japonais, puis tu marches le long du canal où une vingtaine de tours ont poussé depuis trois ans, jusqu'à une vaste zone commerciale qui englobe l'hôtel Marriott, le grand magasin Shinsegae et une gare de bus. Au sous-sol, l'emporium avec ses centaines de boutiques de vêtements bon marché a brusquement disparu, comme si le départ de ta fille et de ses copines avait signifié sa ruine, les box sont vides et on balaye.

Quand tu ressors à quatre heures de l'après-midi, il fait nuit.

*What? Who are you?* Tu ne sais plus, tu n'es plus qu'une ombre parmi les ombres de l'abribus, tu contemples la rose à sept pétales de la tour Shinsegae qui éclaire ce crépuscule de typhon en clignotant en rouge, puis en blanc depuis le centre et inversement depuis les pétales, et, au rythme d'horloge de ce jeu des couleurs, de ces petites lumières dans la nuit de la mémoire, tu te souviendras...

Du chauffeur de taxi qui chantait Pavarotti en faisant  
trembler l'habitacle

de la transformation du minable café Point Zéro près  
de chez toi en pâtisserie de luxe Napoléon

de l'agence de transport de la petite île Heuksando,  
célèbre pour sa soupe de raie fermentée, qui s'appelait  
« Lamitourist »

de la Coréenne, qui, sous les yeux gênés de son mari,  
avait pétri les grosses couilles de l'Hercule de Bourdelle,  
dans le jardin du musée Ho-am à Yongin

de la descente éprouvante après six heures de marche  
au mont Yongmun, et de la tombée sur le ginkgo millé-  
naire du temple sans s'en apercevoir, tellement sa masse  
d'ombre était phénoménale

des employées de ta banque qui, avant Noël, por-  
taient toutes un long bonnet vert leur coulant sur la  
nuque, avec une fausse fourrure blanche en bordure sur  
le front

des araignées géantes de Louise Bourgeois sur le par-  
vis du musée Leeum

des singes sculptés sous les avant-toits du Jeong-  
deungsa sur l'île de Gangwha, accroupis, leurs petits  
poings serrés contre leurs tempes, semblant se boucher  
les oreilles en grimaçant

de l'ancien président Roh Moo-hyun qui s'était sui-  
cidé en se jetant d'une falaise et de l'archevêque de Séoul  
qui avait donné ses yeux à la science

du peuplier que les condamnés touchaient avant  
d'être exécutés à la prison japonaise de Seodaemun

de l'hôtel de la station thermale de Yuseong, de l'orgasme  
d'une femme l'après-midi dans la chambre voisine  
de la tienne, et de ton long saignement de nez à la  
sortie des bains, dans les fauteuils de la salle de repos

de ces noms de lieux, « le pavillon où on lave les épées  
et on prie pour la paix », « le rocher des fées volantes »

du love hotel Amore, de ses rideaux de parking à  
longs cordons avec des franges et des pompons bleus et  
noirs pour masquer les véhicules

du terrain de football de l'université de Séoul

de la secte confucéenne « la forêt des lettrés »

des anciennes cartes de la péninsule hautes de six  
mètres et larges de trois, pliables dans la poche, chaque  
pli égal à vingt kilomètres, indiquant en sus des routes,  
des villes et des villages, les silos et les relais d'auberges

de l'imposante statue de Mac Arthur à Incheon et  
des vieux gradés qui posaient dessous

du pays des « trois mille poètes »

d'un quatuor à cordes d'infirmières jouant dans le  
hall de l'hôpital Severance

d'une bonzesse fraîchement rasée au crâne luisant  
comme un marbre moucheté

des tombes sauvages des collines de Séoul, simples  
tumuli de terre et d'herbes



de Hendrik Hamel<sup>28</sup>, le premier Européen à avoir relaté un séjour en Corée au XVII<sup>e</sup> siècle, il avait noté que les enfants fumaient dès cinq ans, que les deuils duraient trois ans et que les hommes étaient « d'une complexion fort amoureuse et jalouse »

des mots *bap* et *tteok*, riz

de la photo d'un bébé Bouddha sur les cartons de nouilles instantanées à l'eau bénite au temple Jogyesa

Tu te souviendras soudainement du rendez-vous avec ta femme, tu retourneras dare-dare dans le centre, vous irez ensemble dans un petit restaurant où l'on vous servira, pour finir le repas, un *gimchi jjiggae*, soupe brûlante et épicée de choux et de viande : c'est rudement bon, tu te diras, en la mangeant, si je ne dois me souvenir que d'une chose, ça doit être de cette soupe-là, c'est la Corée, oui, chaude, forte, parfumée, revigorante et colorée.

---

28. Hendrik Hamel (1630-1692) voyageur néerlandais retenu treize ans en Corée après un naufrage. Après s'être enfui, il publia son journal à son retour en Europe (1668).





## Glossaire

*Ajumma* : désigne une femme d'âge mûr et mariée appartenant généralement à la classe populaire ou à la classe moyenne.

*Bap* : riz cuit.

*Galbi* : côte de viande destinée à être grillée.

*Hanbok* : habit coréen traditionnel.

*Kimchi* (= *gimchi*) : plat d'accompagnement composé de plantes potagères, souvent du chou nappa, du concombre ou du radis daikon, saumurées et fermentées, assaisonnées d'ail, ciboule, piment rouge, saumure d'anchois ou de crevettes, etc. Élément essentiel du repas coréen.

*Maekgeolli* : boisson populaire alcoolisée à base de riz fermenté non filtré.

*Maru* : partie de l'habitat coréen traditionnel, jadis planchéiée, surélevée et ouverte, le long des bâtiments ou entre ses différentes ailes, fonctionnellement proche de la véranda ou de la varangue.

*Mudang* : femmes chamanes de Corée.

*Pansori* : long récit chanté réservé à un ou une soliste nar rant seul(e) une histoire à plusieurs personnages et accompagné(e) d'un tambour.

*Soju* : liqueur préparée à partir de céréales ou de patates douces titrant en général 20°.

*Teok* : gâteau de riz.

*Yangban* : personne appartenant à l'un des deux ordres de la noblesse, officiers militaires ou classe des lettrés.

## Sommaire

### *Ainsi Parlait Nasser*

Monsieur Tout-Blanc	17
Conte du fleuve Han : les ponts	45
La ligne de démarcation	57
People	69
La caste des os authentiques	81
Conte du fleuve Han : le métro	101
Jeux de rôles	113
Max était Max	127
Le Grand Jour	137
L'œnologie	147
Les chevelures épineuses	155
Tu te souviendras	173
Glossaire	185



DANS LA MÊME COLLECTION

Éric Bidet  
*Pérégrinations coréennes*

Collectif (dir. François Laut)  
*Impressions papier hanji*  
*Dix nouvelles franco-coréennes*

Pak Wan-seo  
*Trois jours en automne*

Pak Wan-seo  
*Hors les murs*

Park Ynhui  
*L'Ombre du vide*

Marcela Dvořáková et Rodolphe Meidinger  
*Les Saisons de Nami*

Cathy Rapin et Rhee Kwang-bok  
*Mises à nu coréennes*



Kim Won-il  
*Crépuscules*

Marcela Dvořáková,  
Kim Hyeong-jun et Rodolphe Meidinger  
*La Porte des secrets*

Hyun Jin-geon  
*La Pagode sans ombre*



Pour retrouver notre catalogue et prolonger votre lecture avec nos contenus multimédias, visitez notre site Web : [www.atelierdescahiers.com](http://www.atelierdescahiers.com).

Achévé d'imprimer à Séoul  
Le 24 mars 2016  
Par Mukga, Séoul, Corée du Sud (tél. : 02-744-4464)

Dépôt légal : avril 2016

Édité par l'Atelier des Cahiers  
(15, Bd Saint-Germain 75005 Paris)  
[www.atelierdescahiers.com](http://www.atelierdescahiers.com)  
Diffusion Pollen

© Atelier des Cahiers, 2016  
ISBN : 979-10-91555-20-3

13 euros/15 000 wons

